SUR

LA NOSTALGIE

N° 157.

6

(VULGAIREMENT **MAL** OU **MALADIE DU PAYS**),

ESSAI, FRAGMENTS OU APERÇUS, etc. ?

DISSERTATION INAUGURALE

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE

LE NOVEMBRE 1837, A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,

POUR OBTENIR LE TITRE DE DOCTEUR EN MÉDECINE DE CETTE FACULTÉ,

PAR J.-P.-L.-THÉODORE **PAULINIER**,

de Montpellier (HÉRAULT);

* *

— « ..... C'est là tout mon talent; je ne sais s'il suffit....... » — *J. de La Fontaine, fables; livre V, fable 1re, Le Bûcheron et Mercure.*

— « ..... *Rectè cogitare, rectè scribere, difficilius ut nobiscum idem sentiant alios adducere.....* Bien penser, bien écrire, et, ce qui est plus difficile, amener tous les autres à n'avoir avec nous qu'une même manière de voir et de sentir..... » —
Marci Tullii Ciceronis ex operibus.

MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE VEUVE RICARD, NÉE GRAND, PLACE D'ENCIVADE, 3.

1837.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE.

Amour, piété, respect, reconnaissance — sans bornes !

A LA MÉMOIRE TOUJOURS PRÉSENTE
D'UN FRÈRE CHÉRI
ENLEVÉ PAR UNE MORT DÉSASTREUSE.

.....................!!!.....

A MONSIEUR MICH.-FÉLIX **DUNAL**,

Chevalier de la Légion d'honneur, Professeur de botanique et Doyen de la Faculté des Sciences de Montpellier, etc., etc.

ET

A MONSIEUR J. **LORDAT**,

Chevalier de la Légion d'honneur, Professeur de physiologie à la Faculté de Médecine de Montpellier, etc., etc.

— *Si mea sint vobis ingloria nomina, — vestra*
Inclyta jàm dudùm mihi sint insignia saltem ! —

***

— *Puisque mon nom* inglorieux *et sans éclat ne peut encore faire honneur aux vôtres, souffrez du moins que les vôtres, dès long-temps célèbres, fassent honneur au mien aujourd'hui.* —

***

THÉODORE PAULINIER.



SUR

LA NOSTALGIE

(VULGAIREMENT MAL OU MALADIE DU PAYS),

ESSAI, FRAGMENTS OU APERÇUS, etc. ?

— « .... *Nescio quâ natale solum dulcedine — cunctos*
Ducit, et immemores non sinit esse suî...... ! » —
Publii Ovidii Nasonis, 1 de Ponto, epist. III.

— « .... Par un attrait qu'on ne peut définir, la terre natale nous rappelle toujours à elle, et ne se laisse jamais oublier.... »— *Histoires et maximes morales extraites des auteurs profanes (rédigées par Heuzet et traduites par Barett), liv. III, ch. XXIX, pag.* 125.

— « .... E se non piangi, di che pianger suoli ?...... — »
Nel'inferno della divina comedia di Dante Alighieri, canto XXXIII.

— « .... Si tu n'y pleures pas, de quoi pleureras-tu ?..... » —
J.-F. Ducis; vers emprunté à l'épisode du comte Ugolin, de Dante.

I. — DÉFINITION — .... S'il est vrai, contradictoirement à l'opinion de gens peu réfléchis, qu'une *définition*, dans le sens généralement attaché à ce mot, n'est pas toujours une chose facile à faire, c'est

surtout dans les sciences, où, pour éviter de longues et oiseuses discussions amenées par l'obscurité ou l'incertitude des termes employés, on est obligé au préalable de fixer invariablement et avec une sévère précision — la signification propre et unique de ces termes. Mais c'est surtout en particulier, dans la science pathologique, qu'une définition rigoureuse est difficile à donner : les maux si divers et si nombreux qui constituent le vaste domaine de cette science formant des *genres* différents, des *espèces* particulières dont la formation force à reconnaître des *essences*, des *natures* particulières et différentes aussi, — il s'ensuit que, si certains de ces maux dont la *nature* est dorénavant bien reconnue sont par cela même peu pénibles à signaler et à reconnaître, d'un autre côté, il en est sur l'*essence* desquels les savants sont encore incertains et partant en discord, qu'on ne peut guère par conséquent signaler que d'une manière bien incomplète ou bien douteuse. Ainsi, par exemple, faciles à reconnaître d'après des causes et des signes propres, les phlegmasies le sont aussi à définir; tandis que les névroses, échappant le plus souvent aux plus puissants moyens d'investigation de la science moderne, ne peuvent être, dans l'immense majorité des cas, que plus ou moins vaguement décrites et non définies. Or, le fait étant tel pour ces dernières affections, qui sont pourtant (on voudrait le nier en vain) des affections essentiellement physiques et matérielles, à combien plus forte raison est vraie cette remarque quand c'est d'affections morales qu'on s'occupe. Ainsi, la maladie dont on va traiter ici étant de celles qui appartiennent à la *Psykhologie* ou mieux à la *Psykhopathologie*, il n'est point aussi facile qu'on pourrait le penser au premier aspect, de dire bien exactement et entièrement — et ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas, en quoi elle consiste quant à elle, et en quoi elle diffère des autres. On la trouve définie par les uns : (Sauvages entre autres) « un genre de *phantaisie* qui porte avec tant de force les étrangers à s'en retourner dans leur pays, que si on leur refuse d'y aller, ils sont tourmentés de chagrin, d'agrypnie (ou insomnie pénible), d'anorexie (ou absence totale d'appétit), et d'autres symptômes graves. » On la trouve définie par les autres : « un état moral pé-

nible qui peut conduire à la *mélancolie*, ou qui n'est qu'une des variétés si nombreuses de cette *mélancolie* (Pinel); » « un ardent désir des étrangers pour leur pays (Baumes); » « un ennui causé par le désir du retour dans la patrie (Nysten); » « un désir violent de revoir sa terre natale et sa famille (Stoll), » etc., etc. La première de ces définitions n'est guère qu'une description incomplète de la maladie; les autres pourront sans doute être plus que satisfaisantes pour les gens étrangers à l'art : mais l'homme de science n'y voit point de quelle nature bien précise est la maladie en question; car si l'un des auteurs cités lui dit : le mal dont s'agit est une *folie* (Sauvages); l'autre lui apprend que ce même mal n'est qu'une *mélancolie* (Pinel), etc.; et bien plus, tandis que pour le premier de ces savants, comme pour le plus grand nombre des auteurs et pour tous les praticiens, le sujet de cette dissertation est vraiment une maladie *suî generis*, le second ne veut voir là qu'une cause prochaine de maladie : mais encore, que ce sujet soit cause de plusieurs effets pathologiques, ou qu'il soit même effet particulier bien caractérisé par des traits qui ne sont qu'à lui, — toujours est-il que ce n'est point là nous dire quel est, dans l'homme, l'organe ou le *nescio quid* qui souffre et en qui siége ou réside le mal : et c'est pourtant ce qu'il faut faire pour donner une bonne et irréprochable définition pathologique. Nous n'avons point la prétention, nous, de reprendre, de corriger les doctes que nous avons déjà cités; mais obligé que nous sommes aujourd'hui à donner hautement, complètement et sans ambiguïté (autant que le fait peut être ici possible), notre opinion sur la matière par nous choisie, tâchant de traiter notre sujet le moins mal que nous pourrons, nous le définirons volontiers : — « Une affection grave et profonde du principe immatériel (*âme, esprit, cœur humain*, n'importe le nom) qui se manifeste par un désir violent et incessant, ou plutôt par un besoin impérieux de revivre au milieu de sa patrie et des siens dont on est éloigné, — Et qui, en vertu de l'étroite intimité des deux principes quoique bien hétérogènes qui constituent tout l'homme, réagissant puissamment sur l'æconomie animale en général, trouble toutes les fonctions et amène

toujours la mort, — A moins que le désir ne soit satisfait, ou qu'une autre passion, venant heureusement se jeter à la traverse, ne fasse diversion et n'opère ainsi une guérison que n'auraient pu procurer des remèdes d'aucune espèce. » Cette définition a ses défauts, nous ne saurions nous le dissimuler; elle est longue, mais du moins elle est complète, et (sans prétendre avoir mieux fait que tant d'autres) il nous semble qu'on ne saurait en donner plus brièvement une aussi entière : elle a de plus le tort de ressembler trop à une description rapide et sommaire; car, rigoureusement parlant, nous n'avons plus qu'à développer les unes après les autres les trois grandes propositions qui la forment; mais nous aimons à croire que ce tort nous sera aisément pardonné par ceux qui réfléchiront mûrement à la difficulté de moins mal faire......

II. — Onomatothésie, ou imposition de nom. — (Sous cette expression qui nous est particulière, nous réunissons en un seul article ce qu'on divise ordinairement en trois, qui ne doivent en faire rationnellement qu'un seul, savoir : la *nomenclature*, la *synonymie* et *homonymie*, et l'*étymologie*). — ..... Les noms donnés à la maladie que nous venons de définir ont presque tous été tirés des causes qui la produisent : à cet égard, les savants et le vulgaire, ordinairement en désaccord, sont cette fois-ci unanimes. Ainsi, quand le vulgaire a appelé cette intéressante affection *maladie* ou *mal du pays*, c'est-à-dire état maladif causé par la préoccupation, le regret, le désir du pays natal, — les savants, de leur côté, l'ont appelée νοσταλγία, *nostalgia*, *Nostalgie*, c'est-à-dire *chagrins du retour* (des deux vocables grecs νόστος, *retour*, ou νοστεῖν, *revenir*, et ἀλγία, expression Attique et élégante pour ἄλγεα ou ἄλγη, *chagrins*, et non ἀλγεῖα, qui ne signifie point *tristesse*, puisque ce mot est d'ailleurs tout-à-fait étranger à la langue grecque). — Théodore Zwinger, dans une dissertation latine sur la Nostalgie, nomme encore cette affection *pothopatrialgia*, et Stoll, plus rigoureux, la nomme, dans une autre dissertation latine, *pothopatridalgia*, et non patho*patridalgia* (des mots ποθὴ, *vœu*, *désir*, ou mieux πόθος, *regret*, *passion*, *amour*; πατρὶς, ίδος, *patrie*, et ἀλγία, *chagrins*), c'est-à-dire par conséquent *cha-*

grins d'amour pour la patrie. Quelques auteurs ont encore désigné la Nostalgie par la dénomination de *nostrassia* (nous préférerions *nostratia*), expression qui, par un vague heureux, indique tout à la fois tous les objets que la possession habituelle nous a rendus indispensables et chers, tels que les parents, les amis, l'air natal, un travail accoutumé, la vue et le retour périodique de certaines choses, etc., etc. Mais on ne saurait approuver les termes mal-sonnants de *nostomania* et de *philopatridomania* (τὸ φιλόπατρι, ἴδος, *l'amour de la patrie;* ou φιλόπατρις, ἴδος, *citoyen attaché à sa patrie*), quoique employés —d'abord par Théodore Zwinger, puis par J.-J. Hardérus et Hofer, et reproduits tous les deux par le savant Stoll. « *Nostalgias*, dit J. Hofer dans la thèse que soutint seulement Hardérus, *vocari potest nostomanias, et philopatridomanias ; si cui verò magis arrideat utraque appellatio illa, per me omninò licebit.* » Le mot *mania*, μανία, qui termine ces noms, ou plutôt ces phrases pathologiques, se prenant toujours en mauvaise part, ayant en lui quelque chose d'odieux ou de repoussant, et ne se traduisant littéralement que par *folie, sottise, fureur, passion insensée, fantaisie extravagante*, n'est point applicable aux cœurs, faibles peut-être, mais pourtant généreux et nobles qui se dessèchent et meurent en silence par excès d'amour et de regret. (Voyez collection de thèses de Haller, tom. I, pag. 181, *de Nostalgiâ*, par J.-J. Harder et J. Hofer; voyez encore collection d'Eyerel, tom. III, pag. 205, *de Nostalgiâ, dissertatio medica*, par Maximilien Stoll.) Les Suisses, peuples qui, à une certaine époque de leur vie nationale, se virent décimer, pour ainsi dire, par le mal du pays, le nommèrent alors *das heimwehe*, ou *heimweh*, comme le dit, dès les premières pages de son *Avis au peuple sur sa santé*, le célèbre Tissot de Lausanne, qui donne à cette maladie une grande part dans la dépopulation de sa patrie. Enfin notre *populaire* Languedocien, sans remonter à la cause, mais seulement d'après l'ensemble du *facies* et de l'*habitus* de l'individu souffrant, appelle la nostalgie *Languituda*, état de langueur (morale)........

III. — ÆTIOLOGIE, OU ÉTUDE DES CAUSES PROVOCATRICES ET PRODUCTRICES DE LA MALADIE. — ..... La Nostalgie, ainsi que la plupart des

affections du principe immatériel, ne reconnaît dans sa production qu'un seul genre de *causes*, celles dites *occasionnelles ou excitantes :* il ne peut y avoir, en effet, Nostalgie, que lorsqu'il y a éloignement ou privation de patrie ou de parents; car, assez souvent, c'est moins le sol natal que la famille qu'on regrette; et dans bien des cas on a vu le Nostalgique — ou ne point guérir par son retour dans une patrie où les siens n'habitaient plus, ou guérir par la venue de ses parents vers lui dans le lieu de son exil : nous pourrions nous-même citer un cas de ce genre, mais nous ne voulons point trop multiplier les exemples, pour n'en rapporter que de vraiment et de bien *saisissants*. Or, comme c'est surtout par l'effet de la conscription et de la levée des troupes, de *la presse* Anglaise, etc., que cette privation a lieu, on s'est cru, mal à propos, en droit d'en conclure que la maladie en question avait aussi ses *causes prédisposantes individuelles*, qui étaient, — quant à l'âge, la jeunesse, — quant au sexe, le masculin, — et quant au tempérament, le bilieux, attendu que, par une idée étrangement préconçue et sans aucun examen cadavérique, on assignait le foie pour siége à la *Nostalgie* et à la *Mélancolie* surtout dont le *Mal du pays* n'est, pour beaucoup d'auteurs et de praticiens, qu'une des innombrables variétés. A tout ce spécieux échafaudage de preuves basées sur une observation erronée, incomplète et exceptionnelle, on répond : 1° que, suivant des apparences, il est vrai, mais suivant des apparences très-raisonnables et qui n'ont rien d'inadmissible, la Nostalgie régnerait avec autant de force et de fréquence, soit chez des enfants, soit parmi des hommes d'âge mûr, si c'était sur ces hommes ou sur ces enfants que la conscription pesât, comme elle pèse sur les jeunes gens de 20 à 21 ans; 2° qu'il y aurait peut-être un bien plus grand nombre de Nostalgiques parmi les femmes que parmi les hommes, s'il existait un usage quelconque de les enlever, elles aussi, vers une certaine époque de leur vie, quelle que fût cette époque, à leur pays, à leur famille, à leurs habitudes; et c'est, en effet, là ce qui leur arrive quelquefois, quand ceux dont elles dépendent par les liens du sang ou en vertu des pouvoirs que donnent les lois, disposent d'elles en faveur de prétendants étrangers

qui les prennent en mariage. A l'appui de notre doute assertif, voyez, dans Zwinger et dans Sauvages, plusieurs cas de Nostalgie observés chez des femmes : nous ne croyons pas hors de propos de citer aussi, nous-même, en passant, le fait qui nous est connu — d'une femme d'ailleurs bien née, ayant reçu une excellente éducation, et ayant toujours pleinement joui de ses facultés intellectuelles, qui, mariée dans une ville autre que la sienne, devint Nostalgique malgré les agréments de tout genre et les distractions variées et plus nombreuses que lui offrait la nouvelle cité ; elle abandonna un mari qu'elle aimait, pour revenir habiter son pays natal, où bientôt vint la rejoindre ce mari lui-même, qui cédait ainsi, disait-il fièrement, aux capricieuses faiblesses d'une femme. Mais ce qu'il y eut de réjouissant dans cette aventure, c'est qu'il ne tarda pas à être aussi saisi du regret de sa patrie, et que, laissant sa femme au sein de sa famille et de sa ville natale, il regagna paisiblement des lieux loin desquels il ne pouvait vivre, même avec une personne jeune, jolie, aimable, qu'il aimait et dont il était aimé. A ce premier fait nous en ajouterons un autre qui rentrera en même temps dans la question de l'âge : c'est celui d'une vieille domestique de 60 ans, qui, ayant été amenée par ses maîtres — de la petite localité qu'elle avait toujours habitée au chef-lieu du département, ne fut pas plus tôt arrivée dans la grande ville, qu'elle repartit toute seule, en courant et en pleurant, pour le village dont elle n'était privée que depuis quatre heures de temps. 3° Enfin, les partisans de la localisation des maladies obéissent trop aveuglément au système dont ils sont fauteurs, en donnant l'organe hépatique pour siége de la Nostalgie ; les recherches anatomo-pathologiques les plus minutieuses, les plus microscopiques, n'ont rien trouvé qui pût même faire soupçonner que le système du foie jouât un rôle dans le Mal du pays, plutôt que tout autre différent système ; et l'observation clinique, lorsqu'elle est impartiale, recueille autant de cas de Nostalgie parmi des sujets nerveux ou lymphatiques, que parmi ces sujets à système sanguin très-prononcé qu'on est convenu par habitude de nommer *bilieux*, soit qu'il y ait ou non en eux surabondance bilieuse ou fréquence d'irruptions bilieuses dans les pre-

mières voies, en même temps qu'état pléthorique bien dessiné. Bien plus, nous pensons que les lymphatiques et les scrophuleux doivent offrir à un observateur rigoureux un nombre plus grand de Nostalgiques que tout autre tempérament et constitution : nous reviendrons plus tard sur cette idée (§ VIII), pour la développer et la prouver ; mais, au reste, rien dans tout cela, pas plus que dans toute autre chose relative au sujet, ne peut être considéré comme *causes prédisposantes*, soit *externes* soit *internes*, soit *physiologiques*, soit *physiques* ou *chimiques*.

Quant aux *causes occasionnelles ou excitantes*, les seules vraies causes productrices de la Nostalgie, elles sont toutes comprises dans l'éloignement de la patrie, dans la privation de la famille, et l'on peut, si l'on veut, sans être trop outré, les considérer même comme des *causes négatives*, c'est-à-dire comme celles qui consistent dans la soustraction de choses absolument nécessaires à la vie ; car, dans ce cas, la présence des parents, ou le séjour dans le pays natal, est aussi indispensable, que l'est à l'estomac et au tube digestif le bol alimentaire, et au poumon l'air atmosphérique : ce qui le prouve sans réplique, c'est que la mort arrive aussi inévitablement, à moins toutefois que le désir ne cesse. La profession, qui pour les autres maladies se compte ordinairement parmi les *causes prédisposantes*, en devient une *occasionnelle* pour la Nostalgie ; cependant l'état militaire, avec tous ses désagréments, n'est que celui dans lequel on observe le plus fréquemment le Mal du pays, car on a vu maintes fois des *compagnons* (*du devoir* ou *de la liberté*) qui, partis pour faire ce qu'ils nomment *leur tour de France*, n'ont pu accomplir cet artistique projet, malgré la compagnie de leurs amis, de leurs frères de travail, malgré les soins et les secours vraiment maternels de leur corporation, et surtout malgré la non-contrainte de s'exiler ainsi pour un temps de la terre natale......

IV. — ..... Il n'en est pas des affections morales comme des affections organiques et vitales ; ces dernières offrent une *pathogénie*, *des prodromes* ou *signes avant-coureurs*, un *diagnostic différentiel*, un *pronostic*, une *marche*, une *durée*, une *terminaison*, un *siége*

même ou surtout, etc., etc., le tout bien distinct et nettement saisisable; tandis que les maladies de l'âme, brusquement instantanées dans leur *invasion* au milieu de la santé la plus entière, manquent absolument de la plupart de ces choses, ou ne les présentent que si obscurément, qu'elles méritent à peine les noms qu'on leur donne : c'est pourquoi quand on écrit sur de pareilles affections, on ne peut tout au plus que réunir, dans un article SYMPTOMATOLOGIE, une narration des phénomènes observés tout à la fois, rarement tour-à-tour, sur le sujet souffrant; or, c'est ce que nous allons faire pour la Nostalgie, en l'étudiant chez ceux qui y sont particulièrement exposés, nous voulons dire — les nouvelles recrues.

La maladie s'empare des malheureux conscrits, ou le jour même qu'ils quittent leur pays et leurs parents baignés de larmes — pour aller rejoindre le corps qu'on leur a désigné, ou le jour qu'ils arrivent enfin au régiment, en sorte qu'ils semblent lire inscrit sur la porte de la caserne le vers si désespérant, si terrible que Dante a placé sur la porte de son enfer : « *Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate !..* » *En pénétrant ici, laissez toute espérance.* Dès que la maladie s'est emparée d'eux, ils ont la mort plus profondément enracinée en leur sein, que ne l'ont les phthisiques au dernier degré : un *recruard*, dont nous raconterons plus tard l'histoire plus détaillée, après être parti de son village sain de corps et d'esprit, mourut Nostalgique le troisième jour. Ceux qui ne succombent pas si vite à cette *Nostalgie*, que nous appellerons dans ce cas-ci *galopante*, sont taciturnes, rêveurs, soucieux, abattus, insensibles aux mauvais traitements des sergents et caporaux-instructeurs ; leur figure s'allonge (face *grippée*); leurs lèvres se décolorent et bleuissent ; leurs yeux deviennent ternes, mornes et enfoncés, et quelquefois roulent des pleurs ou sont seulement larmoyants ; leurs paupières sont cernées ; leurs joues pâlissent et se creusent; leur front et tout leur *facies* prend une teinte terreuse ou jaune-paille qui a fait supposer à certains systématiques qu'il y avait cancer, ou congestion bilieuse, ou dérangement quel qu'il soit dans l'appareil hépatique ; ils maigrissent, en un mot, avec une telle rapidité, qu'ils en deviennent

méconnaissables à l'œil même de leurs amis et parents; en même temps ils aiment le silence et la solitude, quoique en apparence indifférents au sein du bruit et du tumulte de leur nouvelle profession; leur démarche est lente et abandonnée; sans éprouver aucun dégoût, ils sont sans appétit tant pour les aliments que pour les boissons; il y a chez eux anaphrodisie complète (ou entière absence de désirs vénériens, et abolition de la sensibilité génitale); leurs forces, naguère encore si développées, s'éteignent; ils ont quelquefois vers le soir une petite fièvre qui, d'abord aiguë, devient plus tard hectique; ils présentent des taches sales et livides sur toute l'habitude du corps; ils demeurent opiniâtrement constipés; leurs urines sont rares, incolores et froides; les sécrétions de la membrane olfactive et des glandes salivaires diminuent considérablement et cessent; aucune sueur générale ou partielle ne se fait observer; leur transpiration insensible s'abolit; l'organe cutané devient froid, sec, rugueux, ridé, et passe, pour ainsi dire, à l'état de parchemin; leur pouls est irrégulier, faible, confus, insensible, déprimé; leur respiration est difficile et entrecoupée; les mouvements du cœur sont, chez certains, tumultueux, saccadés, intermittents; on croirait presque parfois à une atrophie de cet important organe, tant ses bruits sont profonds, concentrés, secs, courts, difficilement perceptibles; quelquefois les jeunes malades poussent péniblement de longs soupirs qu'on dirait arrachés du fond de leur poitrine; le hoquet, quoique bien rarement, a aussi été signalé, etc. : des impressions incommodes au grand centre épigastrique, des resserrements spasmodiques de l'estomac ont été, dit-on, ressentis par quelques sujets très-nerveux, principalement par des femmes, en qui on ne saurait méconnaître là un caractère hystérique, etc., etc. En un mot, il y a chez eux, par un effet purement secondaire, perversion générale et épuisement progressif de l'action encéphalique et nerveuse, et principalement trouble complet des actes de la chimie vivante et cessation totale d'humeurs. Ils vivent dans cet état plus ou moins long-temps, sans qu'aucun de ces nombreux symptômes s'aggrave ou semble prendre plus de consistance, et la mort, qui termine toujours cette déplorable scène,

arrive ordinairement sans que rien l'ait annoncée. Il est des malades (et ce sont ceux qui constituent le plus grand nombre) qui ne présentent que quelques-uns de ces phénomènes morbides, et il est assez commun d'en voir qui ne maigrissent point et qui meurent *avec toutes leurs chairs......*

V. — Espèces et variétés. — ..... Avant d'aller plus loin, et sans analyser, chez les sujets divers, les phénomènes Nostalgiques, ainsi que nous venons de le faire en prenant le nouveau soldat pour prototype de cette désolante maladie, il nous semble convenable d'établir préalablement les *variétés* du mal, objet de notre étude, s'il en présente : cela fait, nous reprendrons ensuite, si besoin est, nos recherches analytiques, ou plutôt notre narré symptomatologique pour chacune des *espèces*, *sous-espèces* et *variétés* que l'observation sage et sans prévention nous aura contraint de reconnaître.

Nous nous inscrirons plus loin en faux contre Sauvages et sa manière de voir en fait d'ætiologie et de symptomatologie dans la maladie du pays (§ VIII). — En attendant nous allons maintenant adopter ici, en les modifiant légèrement, les *espèces* de Nostalgies qu'il admet : sa division à cet égard nous ayant paru vraie, juste, et basée sur une saine observation clinique, nous avons pensé, après un mûr et sévère examen, que nous ne saurions rien imaginer de plus concordant à la vérité. Sauvages admet donc trois Nostalgies diverses : 1° la *vraie* ou *simple*, qui « *est celle qu'aucune maladie n'a fait naître*, » et qu'on peut aussi nommer *protopathique* (primitive), et mieux *idiopathique* (essentielle) : c'est celle que nous avons décrite ; nous la sous-diviserons, ainsi que nous l'avons déjà fait pressentir, en *Nostalgie galopante* (que nous nommons ainsi par analogie à une phthisie particulière si inattendue dans son invasion, si prompte dans son développement, si rapide dans ses effets, que nos voisins d'outre-mer, chez qui on l'observe fréquemment, ont tâché d'exprimer cette rapidité, cette promptitude, par cette épithète pittoresque qui compare la maladie à un cheval échappé et furieux arrivant au grand galop sur quelqu'un qu'il frappe et tue), et en *Nostalgie simple* proprement dite, qu'on pourra nommer aussi, dans le plus grand nombre des cas, *Nostalgie militaire*, *Nos-*

talgie des camps et des garnisons ; — 2° la *Nostalgie compliquée*, qui « *est celle qui accompagne* » une maladie quelconque survenue aux voyageurs et aux soldats jusqu'alors paisibles, raisonnables, *philosophiques*, et même joyeux et rieurs, mais qui ne regrettent leur pays, ou plutôt les soins affectueux d'une mère, d'une sœur, d'une femme, que lorsqu'ils se voient délaissés pendant leur séjour au lit, et mal ou chèrement soignés par des étrangers et des mercenaires : l'hôpital, où les malades se tiennent compagnie mutuellement, n'a que quelques-uns de ces défauts (manquements) ; une telle *Nostalgie*, régulièrement parlant, ne doit pas être appelée *compliquée*, mais bien *complicante*, car elle n'est que *symptomatique*, ou mieux *deutéropathique* (secondaire); et on ne pourrait nommer *compliquée* qu'une Nostalgie d'abord simple qui préexisterait depuis quelques jours au moins, lorsqu'une maladie (soit la fièvre synoque, soit la tierce, soit la tritéophye, soit toute autre) viendrait se surajouter à elle, et la rendre par là même, non point plus maligne, attendu qu'elle ne saurait l'être davantage, mais plus prompte dans son effet, la mort, ainsi que nous le prouverons quand nous traiterons de la thérapeutique dans la Nostalgie (§ VI). 3° enfin, Sauvages, d'après Meyserey (maladies des armées, n° 25, page 109), reconnaît une *Nostalgie feinte :* mais ce n'est point là une maladie pour la mettre en ligne de compte; toutefois il faut que le chirurgien militaire (car ce n'est le plus communément que parmi les nouvelles recrues que la Nostalgie se simule), il faut donc que le chirurgien attaché au régiment connaisse bien à fond l'ensemble des symptômes et chaque phénomène en particulier de la maladie prétextée; et c'est par une comparaison systématique qu'il acquerra la certitude d'une feinte : ainsi le pouls de celui qui a formé le dessein d'en imposer à l'homme de l'art aura toute sa force, toute sa plénitude et sa régularité; l'imposteur exprimera trop tôt le désir de revoir son pays ou sa famille; il aura beau se faire un visage abattu, ses lèvres ne seront point décolorées ou bleuâtres, ses yeux auront tout leur éclat normal, ses joues ne seront point creusées et *avalées*, il n'y aura pas rétraction des ailes du nez; le *facies*, en un mot, présentera *sa bonne couleur* habituelle (pour emprunter à Sauvages

ou plutôt à Nicolas son traducteur leurs expressions propres). En vain le fourbe se composera un maintien maladif; on déconcertera ses lâches et criminels projets, en s'assurant qu'il dort la nuit, et que le jour il mange et digère régulièrement; en tenant en sa présence de joyeux discours qui le feront rire, et qui le trouveraient inaccessible à la gaîté s'il était réellement Nostalgique; en lui ordonnant la diète, la saignée et les purgatifs, trois choses contre lesquelles il ne manquera pas de se récrier amèrement, et qui lui seraient entièrement indifférentes, si le regret de la patrie lui rongeait véritablement le cœur. — Sagar, qui avait lui-même éprouvé la Nostalgie dans la Croatie, et que rien ne put guérir que le retour dans son pays, dit, dans son *Systema morborum*, en parlant des pseudo-nostalgiques : « *Dent Nostalgiam simulantibus istis chirurgi pulverem quotidiè sæpiùs sumendum, compositum ex aloë, chamæpity, et absinthio* (selon nous l'*assa-fœtida* devrait obtenir la préférence) ; *quam medicinam aversantes milites, ipsimet petunt dimitti ex hospitali, sanos sese affirmantes, suam ad centuriam.* » Vainement on a prétendu que ces moyens n'étaient pas toujours efficaces, et que les faux Nostalgiques savaient en supporter de plus rebutants encore, tels que les sinapismes, les sétons, les moxas; ceux qui endurent patiemment de pareils traitements ne peuvent être que très-réellement Nostalgiques. — On pourrait encore admettre de nouvelles *espèces* et *variétés* de Nostalgie, et avoir, par exemple, une *Nostalgie singultueuse*, une *Nostalgie fébrile*, etc., etc ; mais ce serait par trop abuser de la présence d'un symptôme peu ordinaire, que d'établir ainsi des distinctions purement scholastiques, et qui n'introduiraient d'ailleurs aucune application utile dans la science clinique. Voyez, en outre, plus bas notre § VI, vers la fin, et nos § IX et X, *passim*..........

VI. — Thérapeutique. — .... Nous l'avons déjà dit et nous le répétons : dans l'étude des affections morales, l'esprit le plus ami de l'ordre ne peut suivre un plan entièrement régulier. Des discussions à propos de *Définition*, un tableau *Onomatothésique*, une narration de *Causes occasionnelles*, des descriptions *Symptomatologiques*, et une revue bien courte d'*Espèces* toujours peu nombreuses (article qui

rentre même plutôt dans ceux des *Complications* et de la *Médecine-légale*), voilà, avec une digression sur une *Thérapeutique* bien bornée, tout ce qu'on peut faire rationnellement. De telles affections n'ont point de *Marche* régulière, point de *type* distinct, point de *période* même vraisemblable, partant les *crises* physiques sont sans effet sur elles ; ces *Passions*, comme on les nomme, divisées seulement en deux grandes classes, — les *excitantes* et les *débilitantes* (la Nostalgie se range parmi ces dernières), agissent les unes et les autres à la manière des poisons, soit lents, soit prompts, avec cette différence pourtant que, tandis que le poison chimique commence son effet et va *crescendo*, sans paroxysme toutefois, le poison moral opère subitement son *invasion*, et sans aucune augmentation ni changement appréciable, tue en plus ou moins de temps le sujet saisi. Ce court exposé doit être suffisant pour faire comprendre : 1° qu'un *Diagnostic*, dans les affections morales, est tout à la fois ou si facile ou si impossible à établir, qu'il est inutile de vouloir assigner des caractères pouvant faire reconnaître telle ou telle passion *débilitante* ou *excitante* de toutes les autres passions de sa même classe, ces passions-là présentant du reste avec une désolante identité, à l'observation la plus scrupuleuse, les mêmes, strictement les mêmes phénomènes pathologiques ; le récit des antécédents du malade saura seul indiquer quelle est celle de ces passions qu'il faut calmer et faire taire ; 2° on doit encore voir par là qu'un *Pronostic* — relatif aux changements pouvant et devant survenir pendant le cours de la maladie n'est point admissible, — relatif à la *terminaison*, ne demande ni de grands détails de la part d'un auteur, ni de grandes connaissances de la part du praticien, car il faut douloureusement pronostiquer la mort, et seulement la mort, à moins que la maladie ne cesse. Or, voyons comment et par quels moyens cessera cette maladie, et s'il est donné à quelqu'un, soit médecin, soit moraliste, de la faire cesser *ad libitum*.

Sanctorius, aph. XII, sect. VIII, a dit très-heureusement : « *Passio animi non medicaminibus, sed aliâ passione contrariâ superatur.* » Et Zimmermann, qui a raconté l'histoire fort curieuse, mais trop longue

pour être ici rapportée, d'un étudiant en médecine frappé de Nostalgie (voyez pourtant § XI), a écrit aussi que « les maladies de l'esprit ne peuvent se guérir par aucun des remèdes physiques. » Ces sortes de maladies, en effet, résidant dans le principe immatériel, et portant dans l'æconomie une action délétère et inévitablement meurtrière, ne doivent pas être attaquées seulement dans leurs effets secondaires et matériels; car, tant que la source du mal persisterait, on essaierait vainement de mettre un terme aux dérangements purement physiques, attendu qu'ils se reproduiraient sans cesse de nouveau avec plus d'intensité, à mesure qu'on les ferait momentanément disparaître. De plus, essayer empiriquement de les détruire ainsi, serait augmenter un mal déjà assez considérable, et donner de nouvelles ailes à une mort qui ne vient que trop vite. Dans la Nostalgie en particulier, aucun remède ne doit être essayé, parce que cette maladie, lorsqu'elle ne tue pas de prime-abord par un fâcheux ébranlement nerveux ou par une violente secousse imprimée aux humeurs, tue plus lentement en tarissant ces mêmes humeurs : or, on comprend sans peine que donner des évacuants serait aider l'action léthifère du principe morbifique moral, et que donner des excitants et de prétendus toniques ne serait aussi qu'ajouter des moyens et des forces à ce même principe dessicatif. C'est pourquoi Sauvages ne recommande-t-il rien tant au médecin que de ne pas imaginer l'existence de prétendues saburres dans les premières voies (*langage suranné de la vieille science*) ; « car, dit-il sans hésiter, administrer des émétiques serait donner la mort à des malades auxquels la chirurgie ni la diète ne peuvent apporter aucun soulagement; et alors même qu'il y a fièvre accompagnée de nausées, de vomituritions, d'anorexie, de prostration des forces, alors même rien de morbide n'existe du côté de l'estomac et du foie. » Il n'y a pas long-temps que, dans notre France, régnait encore un *physiologisme* routinier et despotique, une inconcevable phlégomanie pour qui la Nostalgie n'était qu'une hépatite, qu'une encéphalite, ou qu'une gastro-entérite, et qui par conséquent ne combattait cette affection que par les saignées, les scarifications et les applications de sangsues : car quelle maladie n'a-

t-on pas ainsi attaquée, les lancettes, les sangsues et les scarificateurs à la main ? On a opposé cette étrange thérapeutique à la stérilité chez la femme et à l'impuissance chez l'homme; d'après ce que nous venons de dire précédemment, on conçoit que dans le Mal du pays en particulier, elle serait non-seulement inutile, mais encore mortelle, et que c'est dans de pareilles conjonctures que le praticien sage doit avoir présente à l'esprit la maxime ὠφελέειν ἢ μὴ βλάπτειν, *être utile ou ne pas nuire*. C'est cette privation absolue de tous remèdes dans laquelle doit se tenir un médecin éclairé à l'égard de son malade, qui rend très-pénible sa position vis-à-vis de celui-ci quand il y a complication, car c'est surtout dans ce cas qu'il doit faire de la *médecine expectante*, littéralement parlant, se confier à *la nature*, n'espérer qu'en elle, ou attendre, pour opposer une *médecine agissante* à la maladie surajoutée, qu'un effet moral ait arrêté et détruit la Nostalgie. Un effet moral, disons-nous et dit aussi Sauvages qui ajoute : « il ne faut chercher la cure de cette maladie que dans les secours moraux ; et si la maladie est considérable et rebelle à ces remèdes, le seul capable de la guérir est de renvoyer le malade dans son pays. Quelque faibles et abattus que paraissent les Nostalgiques, ils ont assez de force pour se lever de leur lit quand on leur permet de croire qu'ils vont revoir leur patrie : ils reprennent des forces et se guérissent en route. » (Tome II, pag. 684-685.) On a même vu fort souvent des soldats Nostalgiques d'une maigreur excessive, d'une extrême débilité, pour qui les médecins-militaires avaient cru devoir réclamer des congés indispensables, devenir tout à coup forts et vigoureux, gais et alertes, aussitôt qu'ils recevaient ces congés; d'autres fois on a observé des Nostalgiques dont l'état s'est subitement amélioré par l'espoir seul de pouvoir bientôt *partir pour le pays*. Nous avons nous-même, tout récemment encore, été témoin de quelques cas de ce genre. Cette étonnante facilité, cette promptitude extraordinaire avec laquelle disparaissent ainsi les symptômes les plus graves, les plus alarmants de la Nostalgie, a été admise par quelques auteurs comme un des principaux caractères distinctifs de cette affection. Aussi Sauvages répète-t-il qu'« il faut faire concevoir aux

malades l'espérance de revoir bientôt leur pays, et les renvoyer en litière ou dans un carrosse vers leurs parents, quelque faibles qu'ils soient, quelque fièvre qu'ils aient ; car le seul appareil de voyage est plus fort pour guérir la maladie, que *tous les remèdes ordinaires*. Il y en a encore qui deviennent convalescents dès qu'on leur permet de retourner dans leur pays, et qui sont délivrés de leur Nostalgie, sans même y aller (*ce qui est difficilement croyable*), ou du moins ils recouvrent leurs forces au milieu du chemin, et peu après toute leur santé. » Au milieu de ces excellentes réflexions, c'est avec autant de peine que d'étonnement qu'on trouve une phrase louche : *tous les remèdes ordinaires*, dit le Nosologue qui tout à l'heure concluait logiquement que nul remède ne devait être employé, et que tout médicament dans ce cas était contraire et mortel : mais nous le voyons maintenant parler de *remèdes ordinaires ;* or, ces remèdes sont : « le quinquina, des émulsions le soir, et une suffisante dose de narcotiques. » Quant au quinquina, c'est en sa qualité de tonique et non d'anti-périodique qu'il est ici proposé ; mais nous avons prouvé que les toniques étaient pernicieux ; et s'ils n'étaient pernicieux, ils seraient du moins peu et même point efficaces : quant aux émulsions, les ordonner, c'est vouloir ordonner quelque chose, et leur meilleur effet est de n'en avoir aucun : nous en dirons autant des vins généreux (Malaga, Madère, Alicante, Xérès, etc.), des boissons amères (absinthe, vin amer du *Codex*, etc.), du café, et d'une longue série d'autres stimulants tout aussi faibles. Et quant aux narcotiques, le sommeil forcé qu'ils procureraient aux malades ne serait point réparateur et ne détruirait point pour le réveil ce sentiment noble et profond d'amour et de regret pour la patrie, qui ronge une âme généreuse non autrement que de hideux remords — une âme criminelle. Bien plus, si, pendant son sommeil, le Nostalgique goûtait peut-être l'ineffable douceur de se retrouver parmi ceux qu'il aime, de revoir les lieux âpres et sauvages où il vécut toujours (car on a constamment observé que plus les lieux sont disgrâciés de la nature, et plus ils se retracent dans l'imagination de celui qui s'en trouve éloigné, plus ils sont présents à son esprit et obsèdent sa

pensée, comme on le voit (à l'exception près — des Auvergnats et des Savoyards), par les montagnards de tous les pays, tels que les Écossais, les Basques, les Suisses, et par les nations des régions polaires, par les Groënlendais, les Samoïèdes, les Esquimaux, et surtout les Lapons, qu'on a, d'un consentement unanime, proclamés les plus Nostalgiques de tous les peuples); si donc un rêve heureux transporte idéalement le Pothopatridalgique dans sa patrie et au sein de sa famille, — combien pour lui, combien alors sera déchirant et poignant son réveil au milieu de tout l'attirail de sa nouvelle profession (1)! Combien plus horribles et plus hideuses seront ses dou-

---

(1) Nous avons eu l'occasion d'observer un vieux soldat, d'un tempérament franchement sanguin, que nous connaissions particulièrement, et qui réclamait nos conseils et nos soins pour se délivrer d'une céphalalgie opiniâtre, avec face vultueuse, pouls fréquent, bouffées de chaleur, sentiment d'ardeur à la base du thorax, et mouvements répétés de sang vers la tête (qu'on pourrait nommer *aura sanguinea*), etc.; ce brave militaire, qui n'avait jamais été Nostalgique, attribuait cet état, qui persista ainsi trois ou quatre jours après lesquels il se dissipa entièrement, à un rêve qu'il avait fait une nuit au corps-de-garde : « Je rêvais, nous dit-il, que j'étais à mon village, que je revoyais ma mère et mes sœurs! » (Chose remarquable! ce sont surtout et même seulement des Femmes, des mères, des sœurs, des épouses, des maîtresses, qui préoccupent les Nostalgiques.) « Mais lorsque, en m'éveillant, je me retrouvai en pantalon rouge, et que j'aperçus près du lit de camp mon sabre et ma buffletterie, je bondis malgré moi et sentis tout mon sang monter de mon cœur à ma tête. » Depuis lors, il était resté dans l'état que nous avons décrit. Que d'autres qui, à notre place, auraient, sans aucun doute, saigné, re-saigné, appliqué et réappliqué des sangsues, et scarifié — derrière les oreilles, au-dessous de l'apophyse mastoïde du temporal, aux tempes, à la base du crâne, à droite et à gauche de la poitrine, etc.! Nous, nous crûmes devoir n'en rien faire; le chirurgien-major du régiment pensa de son côté exactement comme nous du nôtre, et le sujet, qui n'était point Nostalgique, guérit trois jours après, ainsi que nous l'avons déjà dit, et que nous le lui avions annoncé. Si donc un pareil rêve a eu d'aussi sensibles résultats pour un cœur fort et un corps en pleine santé, quels effets fâcheux n'amènerait-il pas dans un faible cœur, dans un corps déjà deutéropathiquement atteint!

leurs de la journée, ces douleurs morales dont on peut dire, aussi bien que des douleurs physiques : *gravis dolor, brevis est,* avec cette différence toutefois qu'au moral la douleur n'est courte qu'en tuant !

En admettant d'ailleurs un instant ce qui n'est point reconnu vrai ; savoir : que les préparations de quinquina et les opiacés procureraient quelque léniment au sujet affecté, et sinon lui donneraient, du moins lui soutiendraient ses forces, — les chagrins du jour détruiraient l'œuvre de la nuit, et le malade perdant incessamment une plus grande somme de vigueur que celle factice qu'on lui procurerait en petite quantité, n'en descendrait pas moins rapidement au tombeau : ajoutons que les toniques ne procurant cette vigueur factice qu'aux dépens de ce que quelques-uns (gens d'esprit, au reste, et savants estimables à tous égards) nomment *les forces radicales*, il s'ensuit qu'une pareille médicamentation (1), bien loin de neutra-

---

(1) On dit tous les jours qu'il n'est pas de mots réellement synonymes, quoique tous les jours aussi on emploie les uns pour les autres des termes qu'on n'hésite pas à appeler synonymes aussi. Dans le langage ordinaire, il y a là peu ou même point d'inconvénients; mais de très-grands en résultent dans les langues scientifiques. Il faut donc, en science, en art, en politique, etc., définir rigoureusement les mots, en leur adaptant un sens, une signification qui leur appartienne exclusivement. C'est ainsi qu'il nous a semblé que, bien que de nombreux et estimables auteurs emploient indifféremment les deux termes *médication* et *médicamentation* pour exprimer la même idée, le même objet, — il nous a, disons-nous, semblé qu'une différence très-grande devait exister entre l'un et l'autre, comme il en existe une très-grande aussi entre les choses qu'ils expriment : car l'ensemble des médicaments administrés dans une maladie forme ce qu'on doit seulement nommer la *médicamentation* employée par le médecin contre la maladie, — et par *médication* on entend seulement un mouvement salutaire des humeurs, soit spontané, soit résultant de la *médicamentation;* en sorte qu'il peut y avoir *médication* sans *médicamentation*, et *médicamentation* infructueuse ou mal dirigée. Donc ce n'est point parler exactement que de dire qu'on a introduit ou employé une *médication*; et ceux qui se piquent de justesse dans leurs expressions diront qu'on a sollicité, amené, produit une *médication* par l'emploi d'une *médicamentation* sage et éclairée. — Comme il convient, au reste, de restituer à chacun le sien, nous devons avertir que la priorité

liser les fâcheux effets de la tristesse Nostalgique, ne ferait au contraire que les aider et les activer. D'où il suit aussi que la matière médicale et la pharmacie, non-seulement n'apportent aucun secours à la Nostalgie, mais encore redoublent et accélèrent ses pénibles résultats : *quod probandum erat.*

Une thérapeutique morale, la médecine du cœur, est donc la seule dont il faut essayer ; ainsi, si le Nostalgique ne l'est que faiblement, on tâchera de lui faire comprendre l'inutilité de ses regrets, et le temps, amenant avec lui l'habitude, achèvera d'effacer de dangereuses préférences données au pays natal. Mais si le mal, plus fort, plus persistant, est inattaquable de la sorte ; si, suivant l'expression d'Ovide : « *amor patriæ est ratione valentior omni* », il faudra tenter d'attirer l'esprit du malade sur d'autres objets ; on devra lui procurer des distractions variées, des dissipations nombreuses ou des occupations incessantes qui ne lui permettent que rarement d'être seul avec ses pensers douloureux; on lui fera aimer son nouveau séjour, sa nouvelle profession, en lui en montrant les avantages vrais ou exagérés (les honneurs, la gloire, la fortune, etc.), et en lui en faisant partager les plaisirs : ainsi au montagnard en garnison dans nos villes, on fera connaître les spectacles, les promenades, etc. Le *Heim-wehe* des Suisses, dans nos départements méridionaux, ne résistera pas long-temps au vin et aux boissons alkooliques. Mais ce qui surtout anéantira la passion Nostalgique, c'est la *survenue* d'une autre passion, etc., etc., c'est l'établissement d'*affections* nouvelles. Il

---

de l'idée que nous venons de développer de la sorte — ne nous appartient pas. Nous ferions de même sentir l'énorme différence qu'il y a entre les deux termes *cure* et *curation*, et (dans une autre partie de la science médicale) entre *affection* et *maladie*, si nous ne craignions de sortir trop ainsi du sujet dans lequel nous devons nous restreindre : disons seulement, en style aphoristique, que la *curation* est en *intention*, en *désir* et en *effort*, de la part du *médecin*, ce que la *cure* est en *effet* et en *réalité* de la part de *la nature*, — et que la *maladie* n'est qu'un des aspects si nombreux sous lequel nous apparaît cette *lésion* profonde des humeurs qu'on nomme *affection*.

faudra en même temps avoir le soin de tenir les Nostalgiques éloignés les uns des autres, car ainsi en société, au lieu de se consoler par la vue d'une infortune semblable à la leur, ils ne feraient, au contraire, que s'aigrir de plus en plus en voyant, dans un compagnon qui leur servirait de miroir, pour ainsi parler, le triste état physique où ils sont réduits. C'est là ce que certains auteurs (Ramazzini entre autres) ont nommé assez malheureusement *Nostalgie épidémique*, sans réfléchir qu'il ne peut y avoir d'*épidémique* proprement dit qu'un mal purement matériel et organique résultant d'une viciation atmosphérique parfois inappréciable, et que ce n'est que par *extension* et d'une manière figurée qu'il est, par exemple, permis aux gens du monde de dire que le bâillement est épidémique, etc. Et d'ailleurs, outre que les sujets qui présentent, réunis en un seul lieu, la Maladie du pays, l'auraient présentée de même chacun en leur particulier, s'ils eussent été disséminés dans les diverses garnisons, — outre cette remarque qui certes mérite bien d'être tenue en compte, il faut encore et par-dessus tout savoir que des typhus contagieux, des dyssenteries, la peste, le kholéra-morbus, régnaient préalablement dans les camps et les hôpitaux où la Nostalgie n'a été observée que chez des hommes alités et qui sentaient déjà la mort en eux (voyez en outre § XI). On évitera de faire connaître aux Nostalgiques des histoires d'autres Nostalgiques morts funestement, soit de leur affection, soit par un attentat volontaire à leurs jours; car le suicide a été quelquefois un moyen auquel ont eu recours, pour se soustraire à leurs souffrances, des Nostalgiques démoralisés ou imbus de principes plus que déplorables, ou exaltés par la vue de ces armes qui font désormais, pour ainsi dire, partie de leur individu; car, il ne faut point l'oublier, le suicide n'a été employé que par des Nostalgiques militaires, et des armes à feu seulement ont servi à l'accomplir. = Les Nègres et les hommes de mer font exception cependant à cette observation générale, car les uns et les autres mettent quelquefois fin à leur Nostalgie et à leurs jours par le poison, peut-être parce qu'ils n'ont pas d'autre moyen : au reste, on sait que les exceptions, bien loin d'infirmer en rien les règles, ne font, au contraire, que les con-

firmer. = En 1804, au camp de Boulogne, où l'on remarquait beaucoup de nouveaux soldats, un Nostalgique s'étant tué d'un coup de fusil dans sa guérite, une nuit qu'il était de faction, on vit bientôt tous les Nostalgiques de l'armée imiter ce funeste exemple quand on les plaçait au poste fatal; et quand on eut ainsi relevé jusqu'à douze cadavres de jeunes gens dont la Nostalgie n'avait pas été jusque-là très-prononcée, l'Empereur fit sagement abolir la guérite de mauvais exemple........

VII. — Réflexions philosophiques. —.... Ce n'est cependant pas dans les armées et dans les camps que la Nostalgie sévit le plus sur les soldats; la vie inactive des garnisons est bien plus propre à favoriser le développement de cette affection funeste, que la vie vraiment militaire, car ce serait commettre une erreur impardonnable que de prendre les Nostalgiques pour des hommes sans courage; et ce n'est point dans ce sens injurieux qu'Ovide a dit fort ingénieusement : « *Omne solum* forti *patria est, ut piscibus æquor, — Et volucri vacuo quidquid in orbe patet.* » Voltaire a exprimé le contraire avec bonheur dans un vers qui est aussi beau que vrai, mais que nous ne citons que furtivement, parce qu'on l'a rendu malheureusement ridicule à force de le répéter à tout propos : « *A tous les cœurs bien nés*, etc. » Les idées Nostalgiques font peut-être plus encore; elles donnent parfois un grand courage à celui qui n'en a eu jusque-là qu'un ordinaire; elles font braver et rechercher la mort dans les combats; rarement elles engagent à la désertion, car ce n'est point la soustraction à l'état militaire qu'elles font désirer, mais le séjour au milieu du pays natal : c'est ainsi que nous avons connu un jeune ouvrier, d'un caractère fort jovial et ennemi de toute morosité, qui, mal servi par les chances du sort, devint tout à coup triste, pâle, sombre, en un mot Nostalgique d'hors et déjà, par la seule pensée d'être contraint à quitter sa ville natale; mais bientôt, profitant de l'avantage que lui donnait une haute stature, il se fit sans peine agréer dans un régiment d'élite nouvellement arrivé dans son pays pour y faire un *séjour* assuré de quatre années pleines; dès ce moment sa gaîté primitive lui revint, et il aime à penser que lorsqu'il faudra aller tenir une autre garnison,

l'habitude d'un métier alors ancien et entièrement exercé, jointe à l'espoir de revenir bientôt tout-à-fait libre parmi les siens, le garantira de toute *Languituda*. Si la Nostalgie, comme nous l'avons démontré, ne sollicite pas à la désertion, en revanche elle engage à ne pas rejoindre les régiments désignés : à ce propos narrons ici l'épisode que nous nous sommes promis (§ IV). — C'était dans les dernières années de la sanglante et belliqueuse époque de l'Empire : ayant alors plus d'ennemis que jamais, le glorieux tyran qui régnait sur notre France enlevait chaque jour sa jeune population à ce pays dont il augmentait l'illustration sans doute, mais qu'il accablait en même temps de malheurs, d'impôts et de privations. Les jeunes Français, eux qui naguère encore accouraient tous sans hésitation ni regret, lorsqu'il s'agissait d'aller repousser l'invasion étrangère vers les Alpes, dans les Pyrénées, à l'armée du Rhin, à celle de Sambre-et-Meuse, ne partaient plus qu'à contre-cœur pour aller triompher dans des guerres injustes (1812, guerres de la Péninsule). Chacun, alors plus que jamais, s'ingéniait à trouver des moyens et des motifs vrais ou faux, honnêtes ou non, pour échapper à l'hydre de la conscription : mais peu de gens étaient assez heureux pour en avoir de vrais, assez habiles pour en imaginer de vraisemblables. Tel fut le jeune G***, qui fut appelé dans les rangs de l'armée lorsqu'il était tout à la fois marié et père de famille depuis deux ans. Ce malheureux éprouva ainsi la dureté du sort plus cruellement que nul autre. Sommé d'aller rejoindre un régiment de dragons qui lui fut désigné, il préféra vivre misérablement dans les bois et les rochers qui entouraient son village (dans le département du Gard), et voir continuellement à ses trousses toute la gendarmerie de son canton. Quoique simple roturier, G***, par sa fortune et son éducation, avait mérité que son ci-devant seigneur lui eût accordé la main de sa fille; et à ce titre de *presque-noble*, il n'était point étranger aux sourdes menées qui avaient lieu alors pour renverser le gouvernement Impérial : aussi était-ce l'espoir de voir bientôt se réaliser un changement politique qui fit du réfractaire un fuyard infortuné pendant trois années, au bout duquel temps il fut enfin saisi; il partit donc alors seulement, jouissant de

toutes ses facultés intellectuelles, et d'une santé à laquelle tant de fatigues et de soucis n'avaient en rien porté atteinte; mais quand il se vit loin de son pays, détaché de toutes ses affections, la Nostalgie éclata en lui avec tant de force, qu'on fut obligé de le déposer dans un hôpital, où il n'eut que le temps de mourir le troisième jour.

On a vu quelquefois la Nostalgie ne se manifester que très-tard chez des gens qui ne semblaient jamais devoir la présenter, et dans le cœur desquels l'avaient fait naître des causes en apparence minimes, et même niaises. C'est ainsi qu'on raconte que le son de la cornemuse faisait jadis fondre en larmes et déserter les soldats Écossais, en leur rappelant les rochers de leur patrie et la triste vie pastorale qu'ils menaient primitivement dans leurs montagnes. Nous sommes heureux et fier de citer encore, à l'appui de l'assertion ci-dessus, une des belles et éloquentes pages de l'immortel Jean-Jacques, — celle où il raconte l'effet Nostalgique que produisait jadis sur les Helvétiens leur air national du *ranz-des-vaches :* « air célèbre parmi les Suisses, dit l'illustre écrivain, et que leurs jeunes bouviers jouaient sur la cornemuse en gardant le bétail dans les montagnes,.... air si chéri de ces peuples, qu'il fut défendu, sous peine de mort, de le jouer dans leurs troupes, parce qu'il faisait fondre en larmes, déserter ou mourir ceux qui l'entendaient, tant il excitait en eux l'ardent désir de revoir leur pays. On chercherait en vain dans cet air les accents énergiques capables de produire de si étonnants effets : ces effets, qui n'ont aucun lieu sur les étrangers, ne viennent que de l'habitude, des souvenirs, de mille circonstances qui, retracées par cet air à ceux qui l'entendent, et leur rappelant leur pays, leurs anciens plaisirs, leur jeunesse et toutes leurs façons de vivre, excitent en eux une douleur amère d'avoir perdu tout cela. La *musique* alors n'agit point précisément comme *musique*, mais comme signe mémoratif. Cet air, quoique toujours le même, ne produit plus aujourd'hui les mêmes effets qu'il produisait ci-devant sur les Suisses, parce que, ayant perdu le goût de leur première simplicité, ils ne la regrettent plus quand on la leur rappelle : tant il est vrai que ce n'est pas dans leur action physique qu'il faut chercher les plus grands effets des sons sur le cœur hu-

main! » (Œuvres de Rousseau, tom. XV, pag. 124; tom. XIV, pages 491-492, articles *musique* et *ranz-des-vaches* du Dictionnaire de musique.) Nous avons cru devoir respecter les réflexions judicieuses du célèbre Genevois, quoiqu'elles ne soient pas toutes, pour des esprits peut-être trop rigoureux, régulièrement applicables à notre sujet.

Sauvages prétend que le Mal du Pays n'attaque que « les jeunes gens mollement élevés dans le sein de leur famille, et qui, éloignés de leurs ressources, rappellent dans leur souvenir les délices de leur patrie. » (Nosologie méthodique de Sauvages, traduction de Nicolas, tom. II, page 684.) Si le savant Nosologue de l'ancienne Université de médecine n'eût pas oublié que la Nostalgie est surtout fréquente et sévit principalement parmi les paysans, parmi les pâtres et les laboureurs montagnards, gens durement élevés, vivant durement, et privés la plupart du temps de beaucoup de choses nécessaires, telles que la nourriture et les vêtements, — il n'eût certainement pas écrit ces lignes si contraires à la saine observation; bien qu'elles aient pourtant au fond quelque peu de vrai. Il ajoute que « ceux qui passent dans l'esprit de leurs *connaissances* pour des hommes grossiers, ceux qui sont obligés de vivre seuls, à cause de la différence de leur langue ou de leurs mœurs, ressentent encore cette maladie. » Mais ne voit-on pas tout aussi souvent des gens très-*liants*, très-sociables, des *hommes d'esprit*, des malins, des railleurs, des caractères gais, de *joyeulx gars et francs-rioteurs*, comme les appellent nos vieux et naïfs écrivains français du XVIme siècle, devenir sombres, rêveurs, sérieux, et mourir par l'effet profond et rapide de la Maladie du Pays? D'un autre côté, ne voit-on pas en même temps des étrangers, qu'isole de tout commerce récréatif la différence de leurs mœurs et de leur langage, supporter froidement et cet inconvénient, et celui bien plus grand d'être loin de leur pays? Et quant aux stupides, par cela seul qu'ils sont stupides, leur âme offre moins de prise à la Maladie. « Faute de faire part à quelqu'un de leur tristesse, dit encore Sauvages, ils sont exténués par l'anorexie, l'insomnie, l'asthme et autres symptômes graves. » Bien loin d'être salutaires, comme le sup-

pose ici l'illustre Nosologiste, ces épanchements de regrets et de douleurs dans le sein d'un ami ou d'un indifférent, ne font, au contraire, qu'aigrir le mal, le Nostalgique peignant dans ses discours à son confident ou consolateur, avec plus de force et de vivacité que dans ses cruelles réflexions avec lui seul, — les tourments et les privations qu'il éprouve comparés aux jouissances et aux plaisirs d'autrefois. Les représentations judicieuses, les raisonnements affables ou logiques de celui à qui il se confie ne feraient que sur-ajouter à son mal; aussi n'est-ce pas une chose à regretter que le manque de confident pour le Nostalgique; et d'ailleurs ce confident n'aurait rien de mieux à faire qu'à observer un rigoureux silence, car il augmenterait les regrets et le mal de son compagnon, soit en voulant le ramener à ce qu'il nommerait des idées raisonnables, soit en entrant dans son sens et en paraissant partager sa manière de sentir, de voir, de penser: on peut encore observer à l'appui de cette dernière considération que deux ou plusieurs Nostalgiques, au lieu de se consoler les uns par les autres, ne font ainsi, au contraire, que donner plus d'aliment et d'intensité au mal qui les dévore. Mais n'oublions pas sur toutes choses que le véritable Nostalgique n'est point bavard; qu'il ne cherche pas plus quelqu'un pour lui raconter ses chagrins, — qu'il ne s'amuse à apostropher, à la manière des poètes classiques, les *tilleuls du bocage*, les *peupliers de la rive* et les *chênes de la forêt*, pas plus encore qu'il ne s'écrie avec emphase et en style boursouflé : O mon pays ! ô ma belle patrie ! lieux chers à mon cœur ! Provence ! Occitanie ! etc., bords isolés qui vîtes ma tendre enfance ! Terre douce et chérie ! Heureux, aimable séjour ! rives délicieuses ! ! etc., etc. *Ces grands mots* (ampullas et sesquipedalia verba, comme les appelle Horace) *dont alors l'acteur emplit sa bouche*, — *Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.* (N. Boileau.) Mais le Nostalgique, grave, silencieux, peu ou point communicatif, et, par trop de sensibilité, insensible à tout, même aux plus affectueuses, aux plus franches marques d'amitié, se dessèche chaque jour ou plutôt chaque heure de plus en plus, et s'éteint bientôt sans ressentir d'autres douleurs que ses douleurs morales, qui sont, certes, les plus atroces de toutes.... .

VIII. — Altérations organiques. —... L'autopsie de quelques Nostalgiques a offert une absence totale ou très-forte d'humeurs, et la siccité complète avec rétraction des glandes et membranes sécrétrices, état que J.-J. Hardérus a appelé *Tabes* (apparemment *Nostalgica*); on a cru aussi avoir trouvé parfois le cœur diminué quant à son volume. Quelques sujets ayant, à ce qu'on prétend, été frappés d'apoplexie pulmonaire dans les derniers jours de leur maladie, leurs cadavres ont offert les désordres locaux constamment observés à la suite de cette affection que nous appellerons presque nouvelle, tant elle était méconnue avant les travaux du docte et ingénieux Laënnec; d'autres fois, mais plus rarement, c'est l'apoplexie cérébelleuse qui a été signalée; d'autres fois, enfin, et plus rarement encore, certains anatomo-pathologistes, gens à préventions et à idées préconçues, ont trouvé, disent-ils vaguement, des traces de phlegmasies dans la poitrine et dans les intestins, à la partie antérieure et supérieure du cerveau, sur l'arakhnoïde et la pie-mère principalement, etc.; quelques cas exceptionnels ayant présenté à l'observation clinique (par *complication* proprement dite, selon toute apparence, et non par *complication deutéropathique*) l'hydrothorax, la leukophlegmatie, ont aussi présenté ces mêmes affections à l'observation cadavérique. Mais dans l'immense majorité des cas, c'est en vain que l'Anatomie-Pathologique est accourue armée de tous ses scalpels et de tous ses microscopes: ses fouilles investigatrices, dans des cadavres seulement fort maigres, n'ont rien trouvé ni dans le système nerveux, ni dans l'appareil hépatique, ni dans le tube digestif. On a pu remarquer cependant qu'on avait à autopsier plus de sujets lymphatiques et lymphatico-nerveux que de sujets franchement sanguins, quoique les paysans et les montagnards, qui offrent bien plus fréquemment la Nostalgie que les habitants des plaines et des grandes villes, dussent, d'après les opinions vulgairement admises, présenter beaucoup de ces derniers; mais on se rendra facilement raison du contraire, en réfléchissant que leur régime le plus ordinaire, composé d'aliments grossiers et farineux, et leurs travaux et habitation dans des lieux froids, humides, aqueux, favorisent en eux le déve-

loppement des scrophules, et en rendent lymphatiques un très grand nombre. On sait d'ailleurs que si les Méridionaux sont plus susceptibles de devenir Nostalgiques, ainsi que l'a démontré une observation constante et générale, — leur Nostalgie, d'abord fort vive, n'est ni profonde, ni durable; et il meurt de cette maladie bien plus de Septentrionaux, quoique parmi ces peuples soient affectés un moins grand nombre de sujets : or, parmi les nations Septentrionales, les scrophuleux et les lymphatiques sont, comme on le sait aussi, excessivement nombreux.......

IX. — Nosologie. — ..... Lieutaud (dans sa *Médecine-pratique*, tome I, page 291, section II, *des maladies internes de la tête*, VIIIe maladie, la *mélancolie*) admet la *Nostalgie* et la *Lycanthropie* comme des *Mélancolies* particulières, *suî generis*, et d'un caractère opposé entre elles, puisque, si la *Lycanthropie* consiste pour cet auteur à vouloir toujours changer de lieux, la *Nostalgie*, au contraire, est pour lui la résolution bien prise de ne point sortir d'un certain horizon. En plaçant ainsi la Maladie du pays dans la tête, Lieutaud qui ne cite d'ailleurs aucun désordre matériel remarqué dans cette cavité à la suite de cette affection, bien qu'il soit grand partisan de l'Anatomie-Pathologique, — donne à entendre, quoiqu'il n'en dise rien — à la vérité, qu'elle réside dans le principe immatériel qu'on est convenu, comme on sait, de placer quelque part dans le cerveau; (Descartes, dans la glande pinéale; Bontekoe, La Peyronie, Louis, Godard, dans le corps calleux; Raymond de Vieussens, dans le centre ovale; Digby, dans le *septum lucidum* ou cloison mitoyenne des deux ventricules latéraux du cerveau; Drelincourt, dans le cervelet; Sœmmering, Home, dans le liquide contenu par les ventricules du cerveau; Willis, Gall, Spürzheim, Georget, un peu partout dans l'encéphale; les physiologistes modernes, avec Platon, dans le cerveau en général, etc., etc.) Sauvages, dans sa VIIIe classe de maladies, où il traite des *folies*, et dans laquelle il définit la *folie* en son caractère « Une maladie de l'esprit, une erreur de l'imagination, des désirs et du jugement, ou un égarement, un caprice, un délire », (pag. 587, tom. II, Nosologie Méthodique de

Sauvages, traduction de Maître Nicolas, chirurgien juré, etc.) Sauvages donc, dans l'Ordre II de cette VIIIe classe, ordre intitulé *des Morosités* ou « des désirs, des aversions dépravés », range la *Nostalgie* comme la XIme *folie* et la Vme *morosité*, tandis qu'il ne compte la *Lycanthropie* (pag. 737) que comme la XIIme espèce de *Mélancolie*, et la *Mélancolie* que comme la XIXme *folie* et le IIIme *délire*; or, il définit *les délires*, dont il fait le IIIme ordre des *folies*, « des insomnies ou des erreurs du jugement occasionnés par le vice du cerveau » (pag. 588). D'où il suit que la *Nostalgie* est pour lui une affection franchement métaphysique, tandis qu'il ne considère que comme le résultat de désordres purement matériels cette *mélancolie Lycanthropique* que Lieutaud met en regard avec le Mal du pays. Le grand Haller, dans cette belle série de Thèses soigneusement colligées et savamment disposées en ordre Nosographique pratique, assigne le XIme rang *inter morbos capitis* à la Nostalgie : et la Dissertion de J. Hofer, faite par J.-J. Harder, Dissertation fort médiocre, qui n'est là que pour représenter la Nostalgie, ne fût-ce que par son titre, ne doit l'honneur de figurer parmi tant d'autres inestimables Dissertations que parce qu'il fallait ne pas laisser subsister de lacune dans le cadre que remplissait l'illustre Physiologiste ; car ce docte et habile collecteur regrette fort lui-même de n'avoir pu insérer préférablement l'écrit remarquable de Th. Zwinger, sur le même sujet. (Voyez — d'un côté Albert de Haller, *Disputationes ad morborum historiam et curationem facientes*, etc., et d'autre part — Th. Zwinger, dont la Dissertation se trouve dans le *Fasciculus Dissertationum medicarum selectarum; Basileæ*, 1710.) Linné, dans sa classe V, des *affections mentales;* ordre III, *affections mentales pathétiques*, fait de la Nostalgie le LXXXIIIme genre de cet ordre. Cullen, classe IV, des *maladies locales;* ordre II, *dysorexies;* section Ire ou des *appétits erronés*, fait de la même Nostalgie le genre CVI de cette Ire section ; et Sagar, classe XIII, *vésanies;* ordre II, *morosité*, range la Nostalgie comme le XIme genre de ce second ordre. L'Anglais Rush, qui a divisé la Mélancolie en *Aménomanie* (mot hybride formé du latin *amœnus*, et du grec μανία), ou Mélancolie caractérisée par un délire partiel avec excitation de l'imagination, ou

avec une passion excitante et gaie, et en *Tristimanie* (autre terme hybride composé du latin *tristis*, et du grec μανία) ou Mélancolie vraie et proprement dite, c'est-à-dire caractérisée par un délire triste, par une passion débilitante et sombre, — admet la Nostalgie comme une variété de cette *Tristimanie* qu'Esquirol, plus rigoureux, a nommée *Lypémanie* (de λύπη, tristesse, etc.). Enfin, Th. Baumes, dans son ingénieux *Traité élémentaire de Nosologie*, tome II, pages 259 et 260, parle de la Nostalgie, espèce II du genre XXIII, *vésanies;* classe deuxième *Oxigénèses ;* sous-classe première *Désoxigénèses.* Ce savant professeur admet deux sortes de Nostalgie, la *simple* (qui seule doit être appelée Nostalgie) et la *simulée* (qui n'est pas une maladie, ainsi que nous l'avons prouvé); il établit ensuite une Ire et unique sous-espèce, qui est la Nostalgie *compliquée* d'une fièvre. (Cette dernière devrait, dans bien des cas, être appelée *complicante*, comme nous en avons déjà fait la remarque.)

On voit, d'après ces diverses classifications, qu'en général, pour tous ces auteurs, la Nostalgie est une affection de l'âme, une maladie de l'esprit, etc., et non une maladie partielle de tel ou tel organe, du foie, du cerveau ou du tube digestif; on voit surtout que, parmi eux tous, aucun n'hésite à en faire une maladie, et à reconnaître qu'elle est bien caractérisée par des symptômes propres et des effets particuliers. Le seul Ph. Pinel ne veut voir, dans les effets Nostalgiques, qu'un état moral pénible pouvant conduire à la *mélancolie*, qu'une cause prochaine de maladie, et non point une maladie proprement dite; cependant, tout en paraissant très-éloigné de le dire, mais en le donnant assez clairement à entendre, il en fait aussi une *variété* de la *mélancolie*, par conséquent il la range parmi les névroses.

Voici du reste comme il s'exprime lui-même dans sa Nosographie philosophique (2e édition, 1803), tome III, p. 26, 27, 28, classe IV, *Névroses;* ordre Ier, *Vésanies ou aliénations mentales;* 2e Vésanie, *Mélancolie*, § DCXLV : le caractère propre de la *Mélancolie* est de consister en général dans *une lésion des fonctions intellectuelles et affectives*, c'est-à-dire que le mélancolique est comme possédé par une

idée exclusive ou une série particulière d'idées avec une passion dominante et plus ou moins extrême, comme...... des regrets profonds......, un amour des plus passionnés......, etc. Sous ce point de vue, rien n'est plus contraire à la *méthode* que de vouloir admettre des divisions de cette maladie en *espèces*, suivant l'objet particulier sur lequel s'exerce une idée erronée, avec une passion exclusive, et de donner pour caractères distinctifs la panophobie ou frayeur nocturne, la dœmonomanie......., etc, etc....., *la Nostalgie ou le regret profond d'être éloigné de ses foyers*......, etc...... Toutes ces directions vicieuses que peuvent prendre l'entendement et la volonté sont sans doute très-propres à donner lieu à des développements étendus et très-piquants sur la nature humaine dans l'état de maladie, mais ne peuvent être prises pour fondements de la division de la *Mélancolie* en *espèces*....... » Après avoir ainsi, grâce à une malheureuse habileté, éludé complètement la question, en ne faisant qu'y passer à côté, — après avoir négligemment et pauvrement défini en particulier l'affection qui nous occupe, le fameux Nosographe auquel nous pourrions faire subir une critique plus détaillée, si nous en avions le loisir, ne propose, pour tenter la guérison de la *Mélancolie* et de ses variétés, que des moyens plus physiques que moraux, tels que des *bains de surprise*, des artifices adroits, des choses imprévues, des impressions fortes et brusques, — et pour achever de prouver à des lecteurs réfléchis qu'il a entièrement méconnu.... la Nostalgie surtout, il termine en les entretenant de *Mélancolie* par répercussion d'affections cutanées, par suppression d'hémorrhagies habituelles, de menstrues, etc., et par rétrocession de goutte ou par disparition trop rapide d'une maladie quelconque. On comprend sans peine, d'après ce court exposé, combien grande, combien indicible est la différence qui existe entre la *Nostalgie*, cette affection toute morale se manifestant au sein de la santé la plus parfaite, au milieu des fonctions le plus régulièrement remplies, — et la *Mélancolie* proprement dite qui, de même que l'*hypocondrie*, est une affection essentiellement organique bien long-temps avant de présenter sympathiquement *une lésion des fonctions intellectuelles et affectives*. Et quant

à l'idée qui consiste à ne considérer la *Maladie du pays* que comme une simple *cause prédisposante* de telle ou telle autre maladie, on répond qu'il est certain et bien avéré que la Nostalgie, ainsi que toutes les affections tristes de l'âme, prédispose en effet singulièrement à contracter d'autres maladies, surtout, dit-on, le scorbut et les fièvres graves à bord des vaisseaux dans les longues traversées ; c'est ainsi encore qu'elle a souvent rendu khlôrotiques de jeunes filles éloignées de leur pays par leurs parents mêmes pour *faire leur éducation*, soit dans la capitale, soit dans les contrées étrangères. — Mais il n'en est pas moins certain aussi que la Nostalgie forme à elle seule une rude et fâcheuse affection : ne négligeons pas d'observer, en outre, qu'on a souvent attribué à la préoccupation Nostalgique des maladies amenées par le seul changement d'atmosphère, de pays et d'habitudes, et qu'une observation plus attentive aurait prouvé que la Nostalgie n'avait été que consécutive au séjour forcé du lit et à la triste vie de malade. C'est ainsi qu'en 1828 et 1829, on vit, à Montpellier, les nouveaux conscrits des 16e et 55e régiments de ligne présenter une affection katarrhale épidémique (baraquette, grippe, follette, *influenza*, etc.) qu'exaspérait et rendait encore plus mortelle la Nostalgie qui survenait. (Voir une excellente Thèse par J. Galet, soutenue à Montpellier, le 10 Août 1829, n° 71, sous le titre de : *Histoire générale des maladies observées à l'École de clinique médicale, etc.*)

D'après Desgenettes, la peste, dans l'expédition d'Égypte, devenait plus meurtrière quand des idées nostalgiques survenaient à des malades qui avaient jusque-là vécu insouciants et sans regrets pour leur patrie, se contentant seulement de combattre avec bravoure et vigueur ses ennemis de tous genres et de tous pays. C'est encore ainsi que la Nostalgie, chez les blessés, rend très-difficiles à guérir et même mortelles les lésions traumatiques les plus légères, et, bien plus, les simples excoriations. (Voyez Recueil de la Société médicale d'émulation, 1er volume, mémoire de Moriceau-Beauchamp.) Nous pensons qu'on pourrait, d'après cette dernière considération, admettre une Nostalgie particulière qu'on nommerait *Nostalgie noso-*

comiale ou Nostalgie des malades : ce ne serait là qu'une variété de la Nostalgie complicante. = Quant à nous, n'en déplaise au Nosographe Pinel et aux Névrosistes, nous pensons que c'est parler inexactement que d'appeler la Nostalgie *une variété de la Mélancolie*, et nous considérons comme une *affection* propre, ayant elle-même ses *variétés* et ses *espèces*, — cette *Maladie du pays* qui, métaphysique en son *essence*, n'a de matériel et d'organique que des effets secondaires bien vagues, bien douteux, bien incertains, — qui n'est ni une *folie*, ni un *délire*, et qui même, rigoureusement parlant, n'est jamais qu'*idiopathique ;* car c'est abuser étrangement des termes que de nommer *symptomatique* d'une dyssenterie, d'une pleurésie, d'une épidémie, d'une maladie quelconque, soit aiguë, soit chronique, une Nostalgie, de même aiguë ou chronique, amenée seulement par l'isolement dans une chambre de malade, par l'ennuyeux séjour de l'hôpital; et certes, autant vaudrait dire que la Nostalgie que nous avons nommée *vraie*, *simple*, ou *Nostalgie proprement dite*, n'est que *symptomatique* de l'exil et de l'éloignement du pays et des parents (si cet exil et cet éloignement étaient des maladies); ce serait là parler tout aussi régulièrement......

X. — Historique. — .... Il ne paraît pas que les anciens peuples aient connu la Nostalgie; nous ne trouvons rien d'écrit sur cette affection dans des auteurs qui ne sont même pas très-éloignés de notre époque. La Maladie du pays appartient donc à nos générations modernes, et n'est que la conséquence de nos mœurs égoïstes et rétrécies. Les nations de l'antiquité, accoutumées à une vie de *forum* et d'agitation à laquelle prenaient part leurs moindres citoyens, et animées d'ailleurs, dans leurs guerres, par l'amour de la patrie politique, ne pouvaient moralement présenter aucun cas de Nostalgie, si ce n'est peut-être quand elles étaient emmenées en esclavage dans des pays ennemis ; car il nous semble retrouver des accents Nostalgiques dans ce chant des Hébreux, captifs des Babyloniens : « — 1. Nous nous sommes tenus auprès des fleuves de Babylone, et même nous y avons pleuré, nous souvenant de Sion. — 2. Nous avons suspendu nos harpes aux saules, au milieu d'elle. — 3. Quand ceux qui nous avaient emmenés pri-

sonniers nous ont demandé de chanter des cantiques, et de les réjouir avec nos harpes que nous avions suspendues, et *qu'ils nous ont dit* : chantez-nous quelque chose des cantiques de Sion ; *nous avons répondu* : — 4. Comment chanterions-nous des cantiques de l'Éternel dans une terre étrangère? — 5. Si je t'oublie, Jérusalem, que ma droite s'oublie elle-même. — 6. Que ma langue soit attachée à mon palais, si je ne me souviens de toi...... » etc. Nous omettons la suite de cet hymne, car ce n'est plus qu'un chant de vengeance qui à ce titre serait ici très-déplacé. (Voyez Psaume 137, et dans certaines versions 136.) Nous aurions pu rapporter sans doute l'élégante traduction en vers de l'infortuné Malfilâtre ; mais nous avons préféré la touchante et noble simplicité de l'original. Si maintenant nous rapprochons de ces plaintes l'observation offerte par des prisonniers Algériens qui moururent Nostalgiques dès leur arrivée en France, nous pourrons encore nous trouver peut-être autorisé par là à admettre une nouvelle espèce de Mal du pays sous le nom de *Nostalgie des prisonniers ou des captifs*.....

La première des Églogues de Virgile offre aussi trois ou quatre passages vraiment pathétiques qui, selon nous, ne permettent pas de méconnaître une Nostalgie *à son début* (qu'on nous passe cette expression), ou du moins une Nostalgie qui ne tardera pas à se déclarer dès que l'exilé plaintif aura franchi son horizon natal......

XI. — *Addenda passim et præsertim* § VII. — ..... Quand on a donné le nom de *Nostalgie* à l'ensemble des caractères physiques qui dérivent de cette *passion* ou douleur morale suscitée par l'excessif désir, par le besoin indispensable de revoir la patrie ; quand on a dit qu'on s'attachait au sol pour lui-même; que cet amour était chez beaucoup d'hommes un sentiment inné, dominant et impérieux ; quand on a ajouté que « l'éloignement du sol qui nous a vu naître ou les souvenirs qui retracent son image sont seuls suffisants pour produire la Nostalgie *et justifient le nom qu'on lui a imposé* » (grand Dictionnaire des Sciences médicales, 36me vol., page 266), nom, au reste, qui doit être pris dans son acception la plus large, — on ne s'est point mépris, on n'a rien outré ; et trouver aussi

étrange que le fabuleux amour de Pygmalion pour sa Galathée-statue, — ce noble et admissible amour inhérent à tout ce qui constitue en somme la patrie, c'est se montrer tout à la fois sans esprit et sans cœur, c'est être privé en même temps d'intelligence et de sensibilité. Plus excusables sont ceux qui n'attribuent les effets Nostalgiques qu'à l'influence immédiate des lieux et des circonstances atmosphériques sur l'être humain, car ils ne sont qu'irréfléchis : sans doute il est vrai que bien des hommes faits pour un *milieu* déterminé n'ont pu, malgré un bien-être moral incontestable, se transporter dans un *milieu* tout autre, sans s'y étioler, languir physiquement et mourir, ou qu'ils se sont vus forcément obligés de revenir vivre au sein d'un *monde extérieur* particulier avec lequel seul ils étaient en harmonie, sinon sociale, du moins météorologique et physique ; c'est là une vérité constatée dans les ouvrages de notre maître à tous, du docte Hippocrate de Cos, et acquise bien long-temps avant l'apparition de ce génie supérieur ; mais ce n'est pas suivre les règles de la saine observation médicale telles que nous les a enseignées par ses admirables écrits cet homme extraordinaire, cet esprit vraiment Grec, que de confondre aussi lourdement la Nostalgie et ses suites —physiques sans doute, mais provenant d'un saisissement *essentiellement* métaphysique, — avec les purs effets matériels des agents extérieurs sur des corps dont le moral n'est affecté de rien, si ce n'est de voir ainsi dépérir les organes qui le contiennent et qui sont préposés à son service. (Tout le monde connaît la fameuse définition : « *l'homme est une intelligence servie par des organes* », définition certainement fort ingénieuse, sinon fort vraie, et qu'on pourrait très-bien retourner, pour dire avec autant d'esprit et de raison, sans même fausser les principes sains et sévères d'un spiritualisme pur : « *l'homme est un agrégat d'organes vivifiés et servis par une intelligence.* »).... « *Patria est ubicùmque est benè !* » a dit Cicéron le philosophe, dans les jours de décadence de la vieille Rome ; mais « le premier qui a écrit que *la patrie est partout où l'on se trouve bien*, est, je crois, dit Voltaire, Euripide dans son Phaéton, mais le premier homme qui sortit du lieu de sa naissance pour chercher son bien-être, l'avait dit avant lui »

(c'est-à-dire l'avait pensé vaguement et à son insu). (Dictionn. phil. ou la Raison par alphabet, tom. 57, pag. 285). Voltaire lui-même a dit encore dans son *Mahomet : « sa patrie est aux lieux où l'âme est enchaînée. »* Or, puisque l'*âme est enchaînée aux lieux*, au sol, il faut cesser de trouver étonnant le dépérissement d'un corps transporté dans d'autres lieux, et avec qui cette âme fait une si violente scission. ...... Nous avons donné à entendre que la Nostalgie peut survenir dans tous les âges (§ III) : en effet, on a vu, et même assez souvent, de jeunes enfants mis en nourrice *tomber Nostalgiques* à leur retour ou plutôt *report* dans les opulentes maisons de leur père, et obliger leurs parents, prêts à les perdre aussi déplorablement, à les renvoyer pour un temps au village, à la ferme où ils avaient commencé l'existence. Mais on a répondu de nouveau que ce n'était là qu'un effet dû au changement brusque de température et d'alimentation, — à quoi on a répliqué que plus tard les mêmes nourrissons reportés à la ville n'ont plus offert les mêmes phénomènes effrayants. La science possède de même des exemples de vieillards Nostalgiques (voyez le dict. des Sciences médicales, tom. 36, pag. 272, article Nostalgie), quoique bien rares, car généralement, dans la vieillesse, toutes les affections s'éteignent pour faire place au seul *amour de soi;* et quand la Nostalgie se développe dans un âge avancé, c'est parce que d'anciennes et douces habitudes ont été violemment rompues; parce que des crises politiques ou sociales, etc., ont brusquement rejeté les individus hors de leur pays (1685, révocation de l'Édit de Nantes; 1789, 1re révolution française); parce que le climat est contraire à la santé, etc., etc..... Pour prouver que les femmes ne sont pas aussi susceptibles de devenir Nostalgiques, on a invoqué vainement la légèreté de leur caractère, l'extrême mobilité de leur système nerveux, le soulagement qu'elles trouvent dans des larmes qui leur sont faciles, et en outre les nouvelles *joies* (morales et physiques) du mariage, la révélation d'un monde jusqu'alors ignoré, l'âme recevant des impressions plus nombreuses, et l'accomplissement d'un acte physiologique récemment connu et qui les dote d'*un sens de plus* : sans doute il y a bien du vrai dans tout cela; mais ce qui

fait surtout que les femmes présentent moins de Nostalgiques parmi elles, c'est qu'elles sont réellement fort peu exposées à l'expatriation.... Si les hommes instruits semblent offrir moins de cas de Nostalgie que les hommes simples et illétrés, c'est seulement parce qu'ils ne quittent leur pays que pour obéir à une passion (amour des découvertes, désir de s'instruire, ambition de la gloire, voyages des savants dans les pays lointains, et des artistes en Italie, en Grèce, en Allemagne), ou pour satisfaire leurs intérêts pécuniaires, et agrandir des fortunes déjà vastes et presque incommensurables (commerce)...... L'histoire des émigrés français donne un violent démenti à ceux qui ont prétendu que l'instruction était un *moyen prophylactique*, un préservatif assuré contre la Nostalgie, et que, pour prévenir le développement de cette pénible maladie, il n'y avait qu'à répandre l'instruction plus abondamment: on sait que dès que ces malheureux ne furent plus soutenus par leur passion, et qu'ils eurent perdu tout espoir de retour dans leur patrie, de nombreux Nostalgiques se montrèrent parmi eux et moururent, tandis que d'autres, ne pouvant résister au *besoin* de revoir la France, vinrent y trouver une mort plus misérable encore. Le défaut de civilisation ne constitue donc point une *cause prédisposante* à la Nostalgie, pas plus que l'âge, pas plus que le sexe, pas plus que rien..... C'est calomnier l'ancien gouvernement Monarchique que d'avancer assertivement que de nos jours les Nostalgiques sont plus rares parmi nos soldats que dans le siècle dernier : l'époque où on en a observé le plus, est la période Impériale, parce qu'alors la nation était épuisée et fatiguée par vingt ans de guerres continuelles; et d'un autre côté, quoi que paraissent en dire dans le Dictionnaire des sciences médicales MM. Percy et Laurent, *qui écrivaient en* 1819, l'époque qui en a le moins offert est celle des guerres de la République, parce qu'alors la Nation était, pour ainsi dire, galvanisée : l'armée servait de refuge aux *craintifs*, et les autres entendaient le mot *patrie* plus largement, dans un sens moins rétréci et sans localisation mesquine : ils ne se montraient généreusement *Philopatridomanes*, qu'en repoussant bravement les ennemis de la France, et en expirant plus bravement encore pour leur pays adoré — sur les champs de bataille de

la Germanie, de la moderne Italie et de l'antique Ægypte : ils ne connaissaient que cette seule manière de *mourir d'amour pour la patrie.* Mais ce fut là une époque tout-à-fait exceptionnelle, et les fastes historiques n'en présenteront jamais deux semblables à la postérité!... Suivant nous, c'est sortir complètement de sa question, que d'examiner, à propos de Nostalgie, les grandes migrations des peuplades Septentrionales (non point vers les contrées Méridionales), mais vers les pays intertropicaux : aiguë ou chronique, la Nostalgie est toujours une maladie individuelle, et non une affection sévissant sur les masses; et de ce que le Mal du pays n'éclaircissait pas les rangs des émigrants, — ceux qui ont inféré que l'attachement au sol pour le sol lui-même n'était qu'une absurde chimère, se sont montrés d'une irréflexion, d'une inconséquence peu pardonnables : car ceux qui émigrent, allant chercher dans des climats plus favorisés des hivers moins rigoureux et des étés meilleurs, prouvent qu'ils n'ont aucune affection pour leur terre natale, et qu'envers un sol ingrat et aride pour tous, — ils se dispensent de tout amour, de toute gratitude. Donc on ne doit pas rationnellement invoquer des cœurs qui n'ont plus de patrie, puisqu'ils en cherchent une, mais attendre qu'ils aient trouvé l'objet de leurs recherches, et voir alors l'effet que produira sur eux tous ou sur chacun d'eux la privation de ce sol adoptif..... La multiplicité instantanée des cas de Nostalgie observés assez fréquemment dans les camps, dans les villes bloquées, dans les cachots, sur les navires tenant mer depuis long-temps, à la suite de dures privations, de revers terribles et inattendus, à l'occasion de l'arrivée subite d'un grand fléau ou d'une épidémie meurtrière, — ne tient qu'à un concours soudain de circonstances portant simultanément une profonde démoralisation dans un grand nombre de cœurs déjà affaiblis; et c'est agir anti-logiquement que de donner le nom de *Nostalgie épidémique* à la Nostalgie qui règne alors, quelque multipliée qu'elle soit..... L'histoire de l'étudiant en Médecine de l'Université de Gottingue, dont nous avons parlé (§ VI) en rapportant des paroles remarquables du célèbre Zimmermann, — la voici telle que nous la trouvons transcrite, pag. 257, tom. 36 du grand

Dictionnaire des sciences médicales, ouvrage que nous n'avons pu consulter que pendant l'impression de notre écrit : « Devenu Nostalgique au dernier degré, il (l'étudiant) n'osait plus faire le plus léger mouvement, ni même quitter sa chambre, se croyant affecté d'un anévrisme à l'aorte, qui menaçait de se rompre. A peine reçut-il la permission de se rendre à la maison paternelle, qu'oubliant ses craintes chimériques, il parcourut toute la ville pour prendre congé de ses amis ; il gravit même jusqu'au sommet des cascades de Cassel, tandis que deux jours auparavant il pouvait à peine monter quelques degrés sans craindre de suffoquer. ».... L'abdomen des Nostalgiques est tantôt affaissé et comme *collé au fond du dos* par sa paroi antérieure (d'après une expression empruntée au vulgaire), et tantôt, mais très-rarement, des gaz le distendent et le rendent ballonné; en sorte qu'il y a alors symptomatiquement *Tympanie*, τυμπανίας (et non *Tympanite*, la désinence *ite* indiquant une inflammation qui ne co-existe pas toujours avec ce gonflement qu'on a très-improprement nommé *hydropisie sèche*, et qui fait que le ventre, quand on le frappe, résonne comme un tambour, τύμπανον)..... Sous l'influence Nostalgique, la Phthisie, les maladies du cœur et des gros vaisseaux, et en général toutes les affections dites *organiques* se déclarent et se développent avec une inconcevable rapidité, pour peu que l'individu ait en lui de fâcheuses prédispositions...... Malgré tout le respect qu'on est naturellement porté à avoir pour les grands noms, on ne peut vraiment que rire ou que gémir quand on lit dans Broussais, forcé d'appliquer son monstrueux système à tous les cas pathologiques, — que souvent, dans la Nostalgie, l'encéphal*ite reste latente.* (Broussais, Traité de l'irritation et de la folie, page 157.) Nous ne ferons certainement pas à l'illustre révolutionnaire scientifique et à ses fanatiques élèves l'injure de leur demander ce que c'est qu'une inflammation latente, ou, en d'autres termes, ce que c'est qu'une inflammation qui n'est pas une inflammation. Quant aux gastrites et aux gastro-entérites Nostalgiques, que les Broussistes prétendent avoir observées parfois, elles étaient dues plutôt à une stase sanguine ayant eu lieu, soit après la mort, soit dans les der-

nières heures du marasme Pothopatridalgique, qu'à une inflammation franche et véritable..... Des soldats sont morts le jour même où, demandant leur congé, ils ont essuyé un refus de la part de leurs chefs..... Voici encore un fait curieux qui pourrait nous autoriser, s'il n'était trop exceptionnel, à admettre une *Nostalgie anticipée :* Un jeune montagnard du hameau de Salgas (département de la Lozère) se voyant désigné, par le faible numéro que lui jeta le sort, — à partir comme conscrit au bout d'une année, fut si violemment saisi du chagrin de quitter ses rocs et ses bois, qu'après trois mois passés dans d'incessantes larmes, il mourut Nostalgique, avant même d'avoir été sommé de partir..... Les âmes les moins ardentes, les cœurs les plus flétris par la cupidité, ne peuvent, même au sein de l'aisance et de la satisfaction, dans une terre étrangère, oublier leur patrie primitive; et jamais un pays adoptif, malgré tous ses bienfaits et ses avantages, n'est aimé comme le sol natal. C'est ce qu'a très-bien exprimé le célèbre tragique italien Vittorio Alfieri, lorsqu'il fait dire à un de ses personnages : « .... *Amor che poco — Hai per la patria tua.* »....

=N'ayant pu consulter divers ouvrages sur la Nostalgie, à la bibliothèque publique, que pendant l'impression hâtée de notre Dissertation sur le même sujet, nous n'avons pu aussi qu'ajouter à la fin de notre œuvre, éparses et sans liaison aucune, les quelques idées heureuses dont ces lectures auraient enrichi notre ouvrage; mais nous comptons sur la sagacité de nos lecteurs (même de ceux qui sont étrangers à la Science médicale) pour remettre chaque réflexion, chaque proposition en son lieu et place convenables. =

XII. — Conclusion. — .... Voilà quelle est d'après nous, la *Nostalgie*, avec laquelle il ne faut pas confondre la *Nostialgie* ou *Nôtalgie* qui n'est qu'un simple symptôme d'autres affections bien différentes (le plus souvent de la phthisie, du rhumatisme), qu'une douleur dorsale, comme l'indique assez l'étymologie de ce mot (νωτιαῖος, *dorsal*, ou νῶτος, *dos*, et ἄλγος, *douleur*). — Voilà quels sont les caractères, les effets, etc., de la *Maladie du pays.* D'autres que nous, plus habiles, plus intelligents, plus instruits, ayant plus de

lecture et de plus grands secours en livres, auraient, nous n'en doutons pas, traité cet intéressant sujet d'une manière plus savante, plus heureuse, plus philosophique surtout : nous, nous avons cherché à être vrai, et si nous n'avons bien fait, ce n'est point l'intention qui a manqué en nous, car, pendant notre travail, nous avons toujours été animé du désir de faire dire de nous, avec Horace : « *Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem — Cogitat.* » Et quant à notre style et à nos expressions, nous les défendrons, contre ceux qui les blâmeraient, en répondant avec Manilius dans son *Astronomicon* : « *Ornari res ipsa negat, contenta doceri.* » Et d'ailleurs, ce qui doit faire juger sous tous les rapports notre œuvre moins sévèrement, c'est la certitude dans laquelle nous espérons qu'on voudra bien être, que nous avons traité seul et sans aucun aide un sujet difficile et peut-être même ingrat, après avoir su en faire choix également seul. Et puis, du reste, quant à nous, quelque sévère que soit le jugement que chacun portera sur notre écrit, nous nous consolerons en disant par avance aux malins critiques, — avec Martial et un de ses traducteurs-imitateurs :

— « *Pexatus pulchrè, rides mea, Zoile, trita ;*
Sunt hæc trita quidem, Zoile, sed mea sunt. » —

Marci Valerii Martialis Epigrammaton, Lib. secund., Epig. LVIII, *in Zoïlum.*

— « Cléon doré comme un calice,
Dans un superbe habit se pavane en marchant
Et rit de mon *droguet* qu'il me va reprochant.
– Oui, mon habit est pauvre, et je me rends justice ;
Mais je n'en dois rien *au marchand.* » —

Le bon habit, XXXIe imitation de Martial; page 227 des poésies diverses du R. P. Jean-Antoine Du Cerceau, Jésuite.

Théodore PAULINIER.

FIN.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MM. CAIZERGUES, Doyen. Clinique médicale.
BROUSSONNET. Clinique médicale.
LORDAT. Physiologie.
DELILE. Botanique.
LALLEMAND. Clinique Chirurgicale.
DUPORTAL. Chimie.
DUBRUEIL. Anatomie.
DUGÈS, *Examinateur.* Pathologie chirurgicale, opérations et appareils.
DELMAS. Accouchements.
GOLFIN, *Suppléant.* Thérapeutiqne et matière médicale.
RIBES. Hygiène.
RECH. Pathologie médicale.
SERRE, *Président.* Clinique chirurgicale.
BÉRARD. Chimie médicale-générale et Toxicologie.
RENÉ. Médecine légale.
RISUENO D'AMADOR. Pathologie et thérapeutique générales.

PROFESSEUR HONORAIRE.

M. Aug. Pyr. De CANDOLLE.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. VIGUIER.
KUHNHOLTZ.
BERTIN.
BROUSSONNET fils.
TOUCHY.
DELMAS fils, *Suppléant.*
VAILHÉ, *Examinateur.*
BOURQUENOD, *Examinateur.*

MM. FAGES.
BATIGNE.
POURCHÉ.
BERTRAND.
POUZIN.
SAISSET.
ESTOR.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.